

ses gloires les Garneau, les Lafontaine, les Morin, les Falardeau, les Hamel, les Cremazie, les Fiset et tant d'autres noms glorieux surgis de ces vieux troncs de la Vieille France et qui doivent resplendir dans la Jeune ?

Non ! tel n'est pas notre but. En fondant notre journal, nous avons voulu filer une protestation énergique et courageuse contre le mauvais goût, les mauvaises doctrines, et surtout contre ce déplorable abus de louanges exagérées qui gâtent et corrompent à tout jamais les talents naissants, comme les tendresses folles et aveugles d'une mère pervertiront et fausseront à tout jamais l'enfant qu'elle élève trop mollement.

Répétons-le, et on ne pourra assez le répéter avec et après nous, toujours et partout, si nous voulons avoir une littérature et une belle et bonne littérature, si nous voulons avoir de la belle et bonne musique, si nous voulons avoir des peintres, des musiciens et des poètes, encourageons, protégeons et acclamons la peinture, la musique et la poésie. Que notre admiration ne se traduise pas seulement en éloges stériles, tâchons au moins de faire vivre honorablement tous ceux-là qui, esclaves de l'art, ne demandent qu'à l'art seul, et pour la gloire du pays, leur pain de chaque jour.

PAUL STEVENS.

A PROPOS D'UN ANNIVERSAIRE.

A l'occasion du Centième Anniversaire de la seconde bataille des Plaines d'Abraham, dans laquelle le brave Chevalier de Lévis resta vainqueur, on a voulu élever à la mémoire de ce guerrier et de ses compagnons un monument qui rappelât leur courage et leur victoire. Ils étaient les ancêtres de tout le peuple Canadien, et tout le peuple Canadien voulut contribuer à cette œuvre vraiment nationale. A Québec, l'antique capitale des Canadas, les résultats ont été glorieux ; dans les autres parties du pays, ils ont été satisfaisants. Montréal, le grand centre de population, de commerce, des sciences et des lettres, le grand monopole de tous les arts et de toutes les industries ; Montréal seul, n'a pas envoyé sa part à cette entreprise de convenance et de patriotisme ; Montréal seul, n'aura pas la gloire de poser une pierre sur le tombeau de ses ancêtres, Montréal seul n'aura pas le droit d'écrire une ligne sur le lieu où tombèrent ses pères, ses défenseurs, ses martyrs. C'est fort, mais c'est vrai. Il est temps de parler franchement et de protester hautement contre la lâcheté, l'apathie, et l'indifférence de certains hommes ; afin que nos frères des autres parties du pays, en ne voyant pas arriver l'obole qu'ils ont droit d'attendre de nous, ne croient pas qu'il n'y a à Montréal personne qui n'honore ses ancêtres, personne qui ne veuille s'imposer un sacrifice pour faire connaître leur gloire à l'étranger ; personne qui ne se rappelle les grandes œuvres des hommes passés. Je sais qu'il est bien des gens qui ne me comprendront pas ; je sais qu'il est bien des intelligences matérielles et obtuses qui se demanderont quel grand mal il y a donc là ; mais je sais aussi qu'à cette époque de notre histoire, à cette période de nos progrès et de notre avancement, l'événement qui vient d'arriver à Montréal est une grande preuve, contre le patriotisme et l'esprit de corps et d'association des Canadiens ; je sais que ce fait infiniment déplorable, va être une arme puissante dans les mains de nos adversaires nationaux et de nos ennemis de chaque jour et de chaque occasion : ils s'écrieront avec un langage écrasant, mais vrai : " Que sont donc devenus vos grands sentiments de nationalité et d'amour de la patrie ? O Canadiens, ne saurez-vous donc que prononcer de vaines paroles, et l'action qui meut, qui enfante,

qui crée, n'est donc plus en votre puissance. Cessez donc de vous plaindre ; ne criez plus contre l'oppression ; ceux qui ne daignent pas planter une croix sur la tombe de leurs plus glorieux ancêtres, ne méritent pas d'être les compatriotes de ces héros."

Voilà, messieurs, ce qu'on vous dira. Et que répondrez-vous ? Vous n'avez en votre faveur aucune excuse, vous ne pourrez alléguer ni le manque de moyens, ni le manque de temps, ni le manque d'hommes : Non, mais l'apathie, l'indifférence des plus grandes choses, qui nous a déjà tant fait de tort et qui nous perdra un jour, si nous ne la secouons pas au plus tôt, l'indifférence est venue ici, vous a arraché des mains tous les moyens, et vous a fait abandonner une glorieuse entreprise. Vous, citoyens de la plus grande et de la plus importante ville de l'Amérique Britannique, vous n'avez pas eu assez d'énergie pour suivre le Canada tout entier, dans la belle carrière, en laquelle il s'était lancé avec tant d'ardeur ; des habitants de bourgs et de petites villes auront fait plus que nous pour honorer le souvenir de nos ancêtres communs. Nous saurons maintenant à quoi nous en tenir sur votre patriotisme, et lorsque dans nos fêtes nationales nous vous entendrons faire de brillantes déclamations sur la patrie et l'amour de la patrie, nous vous dirons : " retirez-vous de là ; il ne vous appartient pas de parler de la patrie, à vous qui n'avez voulu rien faire pour honorer la mémoire des fondateurs de votre patrie."

Oui, telles sont les choses. Et quand je repasse en moi-même, toutes les parties de ce regrettable événement, toutes les circonstances de ce fait malheureux et déplorable, j'ai de la peine à croire que je n'ai que la vérité devant moi. Je voudrais que ce fut un rêve ; je voudrais que ce sombre nuage qui pèse en ce moment sur Montréal, pût se dissiper et ne laisser après lui aucune trace ; je voudrais que le tout fut à recommencer, et j'espère qu'il se trouverait d'autres hommes qui, mieux instruits par l'expérience, ne se joueraient pas ainsi des sentiments les plus sacrés, des affections les plus chères et des aspirations les plus relevées de tout un peuple, qui ne veut pas laisser périr dans l'oubli les grandes illustrations de son histoire ; mais qui veut honorer des héros qui sont les pères et les fondateurs de sa nationalité, suivant la grandeur de leurs actions et l'éclat de leurs hauts faits. Hélas, il faut bien le dire ; ce souhait est vain. Le 28 Avril 1860 est passé, et ce jour ne reviendra plus. Cette date ne viendra plus présenter à une génération innombrable, ses glorieux souvenirs, demandant une immense reconnaissance. Le Centième Anniversaire de la mort de nos plus grands héros a passé sur le Canada, et de tout le Canada, Montréal seul ne l'a pas considéré comme un jour de fête, comme un jour digne de mémoire. Et si dans un autre siècle, une autre génération songe aussi à célébrer une époque doublement mémorable, elle se demandera, sans doute, avec étonnement, ce qu'était devenue en 1860 la voix éloquente que l'histoire a consignée dans ses pages, et qui savait faire entendre de si beaux accents sur des sujets bien moins importants. Elle se demandera s'il n'y avait plus alors l'amour de la patrie et le respect pour les ancêtres.

Mais pourquoi prolonger ces inutiles récriminations ? ceux qui n'ont pas compris l'importance pour notre histoire et pour notre peuple, d'éterniser par des monuments visibles et durables les grandes actions de nos ancêtres, sentiront-ils davantage la vérité de ces réflexions ? Leur faux air de patriotisme les satisfera sans doute, et beaucoup avec eux, mais il y a encore à Montréal des esprits éclairés qui comprennent la vérité, et qui ne prennent pas pour une insulte, un langage sévère. Ceux là sauront par leur dévouement et leur générosité réparer les fautes incalculables de quelques-uns de leur compatriotes. Et s'il est encore temps de réparer notre erreur et notre oubli, travaillons y sans délai.

E. L. DE BELLEFEUILLE.